

*LA NOBLESSE
ET LA FORMATION
DES ÉLITES
EN ALLEMAGNE
AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES**

—
Heinz REIF

Heinz REIF
Université technique de Berlin

La recherche sur l'histoire de la noblesse a été négligée dans les deux États allemands, pour des raisons difficiles à expliquer. Cela a changé cependant dans la dernière décennie. De jeunes historiens s'aventurent aujourd'hui en nombre croissant dans ce champ. Une série de monographies et des actes de colloques ont établi nos connaissances et nos questionnements sur une base plus solide. Néanmoins il est encore trop tôt pour dresser une synthèse de l'histoire de la noblesse allemande, fondée sur une recherche empirique. Aussi présenterai-je ici un patchwork – un mélange d'informations de première main, de nouvelles hypothèses et de questions encore en débat. Je rappellerai d'abord les aspects fondamentaux de la noblesse allemande après le grand bouleversement révolutionnaire et impérial, vers 1815, car ils tracent la voie que devait

* traduit de l'anglais par Serge CHASSAGNE

- 1 - GOLLWITZER (Heinz), *Die Standesherrn 1815-1918*, Göttingen, 1964.
- 2 - MOCKL (Karl) (ed.), *Hof und Ofgesellschaft in der deutschen Staaten im 19 und beginnenden 20 Jahrhundert*, Boppard am Rhein, 1990 ; WERNER (Karl Ferdinand) (ed.), *Hof, Kultur und Politik im 19 Jahrhundert*, Bonn, 1995.
- 3 - DIPPER (Ch.), « Die Reichsritterschaft in napoleonischer Zeit », in WEIS (Eberhard) (ed.), *Reformen im rheinbündischen Deutschland*, München, 1984, p. 53-74 ; ENDRES (Rudolf), *Adel in der frühen Neuzeit*, Munich, 1993.
- 4 - Pour la Westphalie, REIF (Heinz), *Westfälischer Adel 1770-1860*, Göttingen, 1979.

emprunter la noblesse pour entrer dans le monde moderne. Ensuite, viendront les deux modèles d'explication qui ont fourni l'orientation dominante de la recherche sur l'histoire de la noblesse allemande. En troisième lieu, je discuterai quelques thèses empiriques sur le développement de la noblesse au XIX^e siècle. Je terminerai enfin par la description du projet de recherches que je dirige actuellement à Berlin, « La transformation des élites dans le procès de modernisation ».

La noblesse allemande se caractérise à la fois par une diversité et par une différenciation interne unique en Europe. Par souci de clarté, je ne parlerai pas de la noblesse de l'Empire des Habsbourg dans ce qui suit, quoique cela soit historiquement inexact, et pourtant courant dans la recherche sur la noblesse allemande. En 1815, la structure de la noblesse allemande se définit par les traits suivants :

1. Pendant des siècles, l'Allemagne avait été une formation politique sans forte autorité centrale, mais avec des états périphériques forts, divisée confessionnellement et présentant un violent contraste entre l'est et l'ouest. Naturellement ces facteurs pesaient aussi sur la noblesse allemande, qui vers 1800 représentait environ 0,5 % de la population, soit 160 000 personnes.

2. La diversité interne de la noblesse résultait de différences de fortunes et d'activités, mais surtout, de façon décisive, de différences de statut légal. Voyons-en brièvement les sous-groupes les plus importants :

– les familles régnantes constituaient la grande noblesse. En 1815, on comptait encore 35 dynasties au pouvoir. Égales en statut à ces dynasties étaient cependant les *Standesherrn* (ou personnes de haut rang), environ 100 familles qui avaient régné avant les

bouleversements politiques de 1806 et 1815, mais dont les territoires étaient maintenant incorporés dans les nouveaux États « de taille moyenne » de Bavière, du Wurtemberg, de Bade, de Hesse, et de Prusse¹. Les 35 princes régnants ainsi que quelques-uns des *Standesherrn* vivaient entourés de splendides cours, qui constituaient le point focal de leur région respective. Même au XIX^e siècle, en effet, l'Allemagne restait une « société de cour » vivante, évidente et décentralisée à l'extrême². Berlin, capitale de l'Empire après 1871, eut de grandes difficultés à s'imposer comme le nouveau centre devant cette concurrence curiale.

– la petite noblesse vivait dans la dépendance de l'une des 35 familles régnantes, et les traditions de l'Ancien Régime continuaient à jouer un rôle important dans la vie de ce groupe, que de nombreux liens rattachaient toujours à la centaine de familles princières qui avaient perdu leur pouvoir. En particulier, deux groupes de la petite noblesse au statut légal bien défini se raccrochaient aux traditions du Saint Empire défunt : d'une part, les chevaliers d'Empire, les *Reichsritter*, qui vivaient tous dans le sud-ouest de l'Allemagne et qui dépendaient avant 1806 uniquement de l'Empereur de Vienne³, et d'autre part les *Stiftsadel*, qui avait jusqu'en 1803 constitué l'oligarchie d'une cinquantaine d'États ecclésiastiques, qui formaient environ le tiers de l'ancien Empire, et qui maintenaient leur position exclusive par un examen rigoureux des preuves généalogiques (ils exigeaient entre 16 et 32 ancêtres nobles)⁴.

– au cours du XIX^e siècle, un dernier groupe prit une importance croissante, avec son propre droit : celui des familles récemment anoblies. Les 35 familles régnantes délivraient désormais des titres de noblesse ou même, à

l'instar de Napoléon, un titre nobiliaire viager limité à une seule personne. La vieille noblesse se défendit contre cette inflation dangereuse de titres nobiliaires en créant le Gotha (1825).

La petite noblesse, nombreuse, était aussi (relativement) pauvre. Cette polarisation entre un petit nombre de très riches familles et une multitude de petits nobles pauvres constituait déjà un sujet de débat vers 1800, évoqué comme « le problème de la noblesse ». En Prusse, qui formait entre la moitié et les deux tiers du nouvel Empire allemand en 1871, cette petite noblesse pauvre était particulièrement répandue. Cela résultait indirectement des mesures prises par Frédéric II, qui, pour maintenir la noblesse, lui avait réservé l'accès à la haute fonction civile ou militaire. En conséquence, la plus pauvre famille noble préférait s'accrocher à ses titres plutôt que d'y renoncer.

3. Au risque de simplifier, on peut répartir la noblesse allemande en quatre groupes régionaux :

– à l'est de l'Elbe, dans les territoires de l'ancienne Prusse, se trouvait le plus nombreux : ici les nobles, les *Junker*, qui étaient protestants, dirigeaient de grands domaines et produisaient des céréales pour le marché international⁵. Comme les villes étaient rares dans cette région, ils n'y souffraient pas de la concurrence d'une riche bourgeoisie urbaine, et, par conséquent, ne cherchaient pas à préserver leur statut et leur fortune par des stratégies très élaborées ; certes, la monarchie les avait privés de leur droit de participer au vieux système parlementaire des Diètes provinciales, mais leur avait offert en retour de nouveaux privilèges comme élite fonctionnelle moderne dans l'administration civile et militaire. Les *Junker* étaient ainsi étroitement liés à l'ordre prussien, profitant à la fois du développement de l'économie

agraire et du dynamisme de la formation de l'État.

– le sud-ouest de l'Allemagne présentait le plus fort contraste avec le pays des *Junker* : région catholique, dotée de nombreuses villes et d'une riche bourgeoisie urbaine, caractérisée uniment par l'affermage des terres et la rente foncière, par la participation évidente au vieux système parlementaire des Diètes, par le service bien rémunéré des princes voisins, et notamment de l'Empereur de Vienne, par des stratégies réfléchies de maintien de la propriété et des fonctions, par un haut niveau d'éducation et par une faible proportion de nobles pauvres.

– on mentionnera rapidement les deux autres zones géographiques de la noblesse ; d'un côté, le sud-est (la Saxe et la Silésie), où la noblesse avait très tôt joué un rôle actif dans l'industrie textile et sidérurgique ; de l'autre, le nord protestant (Hanovre et Schleswig-Holstein), avec ses conditions favorables à une économie agraire orientée vers le marché international et, parce que le monarque y résidait dans un pays étranger, avec une haute fonction publique bien rémunérée et propice à de fortes positions de pouvoir.

*
* *

J'en viens maintenant aux modèles dominants d'interprétation, et à quelques remarques sur le procès de la constitution des élites au XIX^e siècle. En dépit de quelques problèmes, la noblesse allemande abordait le XIX^e siècle en position relativement forte⁶. Elle jouissait d'un degré de prestige infiniment supérieur à la bourgeoisie, de plus de biens et de plus d'expérience de « la distinction »⁷. La rupture du vieil ordre politique frappa davantage la noblesse de l'Allemagne du sud-ouest, qui était habituée à l'exercice du pouvoir dans le cadre réduit, mais

5 - CARSTEN (F.L.), *Geschichte der preussischen Junker*, Franfort, 1988.

6 - REIF (Heinz), « Der Adel in der modernen Sozialgeschichte », in SCHIEDER (W.) et SELLIN (V.) (ed.) *Deutschland IV*, Göttingen, 1987, p. 34-60 ; DIPPER (Ch.), « La noblesse allemande à l'époque de la bourgeoisie », in *Les noblesses européennes au XIX^e siècle, Mélanges de l'école française de Rome*, 1988, p. 165-197.

7 - BRAUN (Rudolf), « Konzeptionelle Bemerkungen zum Obenbleiden : Adel im 19 Jahrhundert », in WEHLER (H.U.) (ed.), *Europaischer Adel 1750-1950*, Göttingen, 1990, p. 87-95.

- 8 - Par exemple, STEGLICH (W.), « Beitrag zur Problematik des Bündnisses zwischen Junkern und Bourgeoisie in Deutschland 1870 bis 1880 » in *Wissenschaften Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche*, Reihe 9, 1959-60, p. 323-340.
- 9 - ROSENBERG (Hans), *Machteliten und Wirtschaftskonjunkturen*, Göttingen, 1978.
- 10 - SCHISSLER (Hanna), « Die Junker. Zur Sozialgeschichte und historischen Bedeutung der agrarischen Elite in Preussen », in PUHLE (H.J.), *Preussen im Rückblick*, Göttingen, 1980, p. 89-122.
- 11 - KAEBLE (H.), « Wie feudal waren die deutschen Unternehmer im Kaiserreich ? Ein Zwischenbericht », in TILLY (R.) (ed.), *Beiträge zur quantitativen vergleichenden Unternehmensgeschichte*, Stuttgart, 1985, p. 148-174 ; AUGUSTINE-PERZ (Dolores), « Very wealthy Businessmen in Imperial Germany », *Journal of Social History*, 1989, p. 299-322.
- bien connu des anciennes Diètes, que les *Junker* à l'est de l'Elbe, qui s'étaient précocement transformés en élite fonctionnelle au service de l'État. Pourtant, tous les groupes nobles réussirent à s'adapter au XIX^e siècle de façon étonnamment rapide, ce qui représente un défi pour les historiens de la noblesse allemande, d'où leur formulation d'interprétations, dont voici les deux plus importantes. Les historiens de l'ex R.D.A. expliquèrent sa résistance, non attendue – et contradictoire avec les prédictions de Marx – à l'aide du concept léniniste de la « voie prussienne ». Selon cette interprétation, la réforme de l'État prussien remodela la noblesse des *Junker* en une classe de propriétaires fonciers capitalistes, qui finalement fusionna avec la bourgeoisie monopolistique et se transforma ainsi en une partie de la bourgeoisie⁸. Une variante libérale de gauche, qui présuppose une noblesse d'origine étrangère, relie son histoire à celle du développement particulier de l'Allemagne, différent de la voie européenne, un *Sonderweg*, qui mène en fin de compte au national-socialisme et à l'Holocauste. Ici aussi on accorde une importance centrale aux légendaires *Junker*⁹, qui, selon cette interprétation, entrèrent, grâce à la monarchie, dans un procès de pseudo-modernisation agraire, professionnelle et politique. Ils imposèrent leur mentalité et leur mode de vie aux élites concurrentes bourgeoises dans l'économie et dans l'administration civile et militaire, par des alliances matrimoniales, des partenariats commerciaux et leur sociabilité. Finalement, les *Junker* entraînent les groupes bourgeois ainsi « féodalisés » dans des « alliances d'élites », des « cartels de pouvoir », qu'ils dominèrent, et conduisirent finalement à la destruction de la démocratie libérale. Les efforts des historiens est-allemands pour trouver des preuves de leur concept marxiste-léniniste d'une

pénétration bourgeoise de la noblesse produisirent au total d'assez maigres résultats. Par ailleurs, les thèses libérales de gauche d'une alliance des élites et d'une féodalisation de la bourgeoisie stimulèrent de nombreuses études de qualité¹⁰. La capacité de la noblesse à maintenir sa position au XIX^e siècle fut sans aucun doute très grande. Pourtant, demeure toujours ouverte la question de savoir si la noblesse a vraiment réussi à « féodaliser » la bourgeoisie¹¹.

Mon propre projet, qui examine les mécanismes et les qualités particulières de la constitution des élites en Allemagne, essaie de procéder d'une manière originale, plus souple, tout en reprenant de façon critique la thèse d'une « voie particulière allemande ». Depuis la fin du XVIII^e siècle, la constitution d'une nouvelle élite entre noblesse et bourgeoisie était constamment un sujet de discussion publique¹², alimentée par les débats sur la réforme de la noblesse, sur la réforme de l'administration civile et de l'armée, sur la réforme parlementaire, le droit de vote et l'élaboration de constitutions politiques. Il est frappant qu'en Allemagne – en raison de la force de la noblesse – le débat ne portait pas sur le concept d'une élite, mais exclusivement sur la question d'une nouvelle noblesse¹³. Cependant, en dépit de cette terminologie traditionnelle, la question restait néanmoins celle-ci : assistait-on en Allemagne à l'émergence d'une élite noble-bourgeoise dans un processus de modernisation de la société ?

*
* *

Je voudrais maintenant présenter quelques résultats des nouvelles recherches sur la noblesse en Allemagne au XIX^e siècle, toutes menées dans le cadre de la problématique de la constitution des élites :

1. En dépit de différences parfois importantes de statut et de position légale, la noblesse allemande maintint dans l'ensemble une remarquable solidarité de classe. Durant tout le XIX^e siècle, cette solidarité fut constamment menacée, mais elle résista toujours. Les petits nobles, qui vivaient dans la hantise constante du déclin social, étaient traumatisés par le « modèle anglais », d'une nouvelle noblesse riche noble-bourgeoise, fondée sur la grande culture et en particulier sur la grande propriété foncière. Cette solution, souvent évoquée et pourtant toujours refusée, aurait accentué le déclassement des petits nobles désargentés. Depuis le milieu du siècle, la noblesse réagissait à la menace permanente de sa désintégration interne par la renaissance d'organisations nobles telles que l'Ordre de Malte et l'Ordre des Hospitaliers de St Jean, les associations de porteurs d'un même patronyme, l'Association de la Noblesse allemande, etc.

2. La tendance croissante de la noblesse à s'installer dans un nombre limité de professions prestigieuses, et, par le jeu des mariages et de la sociabilité, à réduire ses réseaux de relations aux membres de sa propre caste et à quelques familles bourgeoises riches, résultait en première instance de la mentalité nobiliaire. Mais elle témoignait, en même temps, de l'intérêt évident de ce groupe peu nombreux à se maintenir « au sommet ». Comme à partir du milieu du XIX^e siècle croissait le nombre d'emplois de haut rang dans l'administration civile et militaire, dans la diplomatie et à la cour, les fils des nobles y trouvèrent des occasions de s'y fixer¹⁴. Mais, en s'attachant aux positions les plus prestigieuses dans l'appareil d'État, le groupe perdit contact avec beaucoup de nouveaux secteurs professionnels du monde moderne. Le monde de la finance et de la direction d'entreprises industrielles

était sans doute l'une des rares voies d'accès à la modernité, au moins pour la partie saxonne de la noblesse prussienne, comme le montreront les travaux de Thierry Jacob. A l'est de l'Elbe, cependant, la noblesse se limita aux carrières de la fonction publique et de l'économie agraire. La politique de la noblesse se réduisit ainsi au soutien des prix agricoles et de l'agressivité de la monarchie. Ici la noblesse échoua à développer un conservatisme propre¹⁵, à la différence de l'Allemagne occidentale et méridionale, où le catholicisme politique amena la noblesse à se fondre dans un grand parti populaire conservateur.

3. La constitution souple d'une élite associant noblesse et bourgeoisie aurait été pour les *Junker* un moyen d'éviter un tel étranglement. Et, assurément, on a quelques indices de cette souplesse. Par exemple, la moitié des domaines dits « des chevaliers » (possédés autrefois exclusivement par des nobles) étaient aux mains de bourgeois vers 1860¹⁶. Bien que les *Junker* aient souvent été décrits par les historiens allemands comme une classe relativement ouverte, la situation n'était pourtant pas particulièrement favorable à une fusion de la noblesse et de la bourgeoisie par des alliances matrimoniales et par la possession commune de grands domaines. En Allemagne, la grande noblesse, les chevaliers d'Empire et le *Stiftsadel* s'accrochaient à leur généalogie et ne se mariaient qu'entre eux, renforçant ainsi le paradigme de classe exclusive, de plus en plus insurmontable. La pratique anglaise d'incorporation de richesse bourgeoise, comme par le mariage avec une héritière bourgeoise, se produisit aussi en Allemagne, notamment parmi les *Junker*, mais sans risque de large diffusion dans un contexte de ségrégation protectrice si répandue dans la société nobiliaire allemande. Autre difficulté : à la

12 - REIF (Heinz), « Adelserneuerung und Adelsreform in Deutschland 1815-1874 », in FERNBACH (E.) (ed.) *Adel und Burgentum in Deutschland 1789-1848*, Munich, 1994, p. 203-230.

13 - CONZE (Werner), « Adel », in BRUNNER (O.) (ed.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, Vol. 1, Stuttgart 1972, p. 1-48.

14 - HENNING (H.J.), *Die unentschiedene Konkurrenz. Beobachtungen zum sozialen Verhalten des norddeutschen Adels in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1995.

15 - STEGMANN (D.) (ed.), *Deutscher Konservatismus im 19. und 20. Jahrhundert*, Bonn, 1983.

16 - KOSELLECK (R.), *Preussen zwischen Reform und Revolution 1791-1848*, Stuttgart, 1967.

- 17 - MAYER (Arno), *Adelsmacht und Bürgertum. Die Krise der europäischen Gesellschaft 1848-1914*, Munich, 1984 ; WEHLER (H.U.) (ed.) *Europaischer Adel, 1750-1914*, *Europaischer Adel*, Berlin, 1993.
- 18 - HENNING (H.J.), *Die Deutsche Beamtenschaft im 19 Jahrhundert*, Stuttgart, 1984 ; REIF (H.), *Der Adel*, cité note 4 ; BUCHSTEINER (I.), *Grossgrundbesitz in Pommern 1871-1914*, Berlin, 1993.

différence de la France, l'Allemagne ignorait la tradition des *notables*, connexion heureuse de vieille noblesse et de bourgeoisie urbaine aisée, consolidée par l'achat d'offices ou de terres. Dans l'Allemagne du XIX^e siècle, un riche bourgeois ne voit pas de raison d'investir sa fortune – ancienne ou récente, gagnée dans le commerce et l'industrie – dans de grands domaines fonciers. La ville et la campagne, la noblesse et la bourgeoisie économique tendent ainsi à rester des pôles opposés. Les grandes cours, comme celles de Berlin, de Dresde ou de Munich, sont sans doute des exceptions à cette règle. La politique d'anoblissement des princes et, depuis 1871, de l'empereur renforça cette tendance. Les titres nobiliaires récompensaient essentiellement les serviteurs de l'État ; ainsi le statut de noble n'était pas lié à la dynamique sociale. La fusion et la confiance entre nobles et bourgeois existait tout au plus dans les rangs les plus élevés de l'appareil d'État. A ce niveau, la formation universitaire constituait un trait commun, que pouvait renforcer l'anoblissement. Mais, même alors, il fallait du temps pour arriver à des niveaux comparables de fortune, car, dans la première moitié du XIX^e siècle, les fonctionnaires bourgeois venaient des rangs de la bourgeoisie moyenne, et recevaient des salaires dérisoires. C'est dans la seconde moitié du siècle que la riche bourgeoisie du négoce et de l'industrie commença à envoyer progressivement ses fils dans l'administration civile et militaire. Ainsi ce secteur connut-il un début de fusion entre noblesse et bourgeoisie, de toute façon limitée avant 1914.

Permettez-moi, pour terminer, de vous donner quelques précisions sur mon projet de recherche. Deux tendances ont caractérisé la recherche empirique sur l'histoire de la noblesse, pen-

dant les vingt dernières années. D'un côté, les thèses d'Arno Meyer ont « européanisé » la discussion typiquement allemande sur la vigueur impressionnante et pérenne de la noblesse au XIX^e siècle¹⁷. De l'autre, et cela fut la plus forte tendance ces dernières années, il y eut de plus en plus de tentatives pour mettre en doute ou modifier la thèse du maintien des positions dominantes de la noblesse dans l'État, la société et l'économie¹⁸.

A long terme, la perte de pouvoir de la noblesse était sans doute inévitable depuis la fin du XVIII^e siècle. L'histoire de ce groupe pendant la période du procès de sécularisation doit, en dépit de tous ses efforts d'adaptation réussis, s'écrire finalement comme celle d'un long déclin (sans cesse retardé et énergiquement détourné), dont la noblesse ne supporte pas seule les conséquences. La montée de l'État moderne, les dynamiques de la professionnalisation de l'armée et de la fonction publique, l'ascendance du capitalisme industriel, du marché et de la société de classes, la réinterprétation séculière et scientifique de l'univers, et enfin, l'émergence d'une société de masse, avec son double aspect démocratique et consumériste, privaient la noblesse de ses prérogatives traditionnelles et de sa domination juridique de naguère. Ses avantages de richesse et de puissance, sa préention à la préséance naturelle s'évanouissaient. Devant la concurrence croissante de la bourgeoisie, la possibilité du « remplacement » de la noblesse devenait de plus en plus admise.

La conception d'une noblesse déterminée à se maintenir et capable de résister, pendant plus d'un siècle, à l'érosion de sa domination juridique nous a ouvert d'importantes perspectives sur les différents modèles de comportement noble, selon leurs caractères régionaux et selon le coût du blocage par les nobles du pro-

cès de modernisation. Cette conception pourtant paraît quelque peu rigide, car elle laisse échapper des caractères, ce qui aiguise notre curiosité. Le projet que j'ai conçu, « La transformation des élites », s'engage dans une autre direction, en mettant l'accent sur les problèmes, les risques et la nécessité de la constitution des élites modernes. Le procès, en lui-même porteur de crise, de l'avènement d'une société moderne, bureaucratique, capitaliste, « désenchantée » scientifiquement, démocratique et consumériste, requiert l'existence d'un minimum critique d'élite, associant noblesse et bourgeoisie, et impliquant par là un consensus des élites. Cela ne semble pas avoir été le cas en Allemagne, si l'on compare avec la France et l'Angleterre¹⁹. Les raisons de cet échec, des divisions de longue durée entre noblesse et bourgeoisie, et aussi de l'apparition de nombreux milieux et cultures au sein de chacun de ces groupes sociaux, peuvent seulement se comprendre par la reconstruction historique des réussites et des ratés de l'intégration et de la sécession entre ces classes dominantes. On peut dans cette recherche mettre l'accent soit sur la noblesse, soit sur la bourgeoisie. Comme la recherche sur la noblesse est en retard, on peut pallier cet inconvénient en prenant en compte les résultats de la recherche très active sur la bourgeoisie. L'histoire de la noblesse – et c'est notre perspective de l'histoire des élites – doit être menée en étroite relation avec l'histoire des couches de la bourgeoisie, qui ont établi des liens profonds avec la noblesse, ou qui, au contraire, ont gardé leurs distances avec elle. On comprendra mieux notre problématique de l'histoire des élites, en développant les points suivants :

– le rôle de la noblesse comme groupe dominant, définissant culturellement l'élite, a été massivement mis en

question autour de 1800. Lui a succédé un « projet bourgeois » aux prétentions universalistes, soutenu par la bourgeoisie libérale des Lumières. Après le déclin de ce groupe, le relais fut pris par les élites fonctionnelles de la société moderne, bureaucratique et capitaliste²⁰. Or, comme on l'a vu plus haut, la noblesse allemande aborda le XIX^e siècle dans une position relativement forte. Cela signifie, dans le contexte de la formation sociale et culturelle des représentants les plus importants du « projet bourgeois », qui avaient suivi un cursus classique et universitaire, qu'on conférait aux nobles, et en particulier à l'idéal de la personnalité noble, une importance qu'on ne doit pas sous-estimer²¹. Ainsi, au-delà de la concurrence croissante entre noblesse et bourgeoisie pour des positions de pouvoir, on doit observer et mesurer aussi précisément que possible les procès d'obtention du consensus et du compromis. La voie suivie par la noblesse allemande au XIX^e siècle n'a pas seulement été déterminée par sa propre énergie à se maintenir et par le soutien que lui a accordé la monarchie, mais aussi par les modes de comportement de la bourgeoisie. Dans la première moitié du XIX^e siècle, il a pu y avoir une bourgeoisie allemande qui souhaitait la proche disparition de la noblesse²². Mais après 1848, et surtout après 1866-1871, la fusion de la noblesse et de la bourgeoisie dans une nouvelle élite devint à l'ordre du jour, comme rempart à la pression des classes inférieures. Les tentatives d'arriver à un accord entre noblesse et bourgeoisie sur la base d'une « aristocratie » renouvelée avaient enfin des chances de succès, et comme nous le savons, elles y parvinrent. Les efforts pour obtenir une telle médiation sont évidents dans les secteurs centraux où nobles et bourgeois se rencontrèrent jusqu'à la fin de la République de Weimar :

19 - KAEBLE (H.), « Französisches und deutsches Bürgertum 1870-1914 », in KOCKA (J.) (ed.) *Bürgertum im 19. Jahrhundert*, Vol. 1 Munich, 1988, p. 107-140.

20 - KOCKA (J.), « Bürgertum und bürgerliche Gesellschaft im 19. Jahrhundert. Europäische Entwicklungen und deutsche Eigenarten », in KOCKA (J.), *op. cit.*, p. 11-76 ; HUBINGER (G.), « Die europäischen intellektuellen 1890-1930 », in *Neue Politische Literatur* 39, 1994, p. 34-54.

21 - BOLLENBECK (G.), *Bildung und Kultur. Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Francfort, 1994.

22 - FEHRENBACH (E.), « Adel und Bürgertum im deutschen Vormärz », *Historische Zeitschrift* 258, 1994, p. 1-17.

23 - LIEVEN (D.), *The Aristocracy in Europe 1815-1914*, New-York, 1993 ;
CANADINE (D.), *The Decline and Fall of the British Aristocracy*, New-Haven, 1990.

24 - CHARLE (Ch.), *Les élites de la République 1890-1990*, Paris, 1990 ; HAUPT (H.G.), « Der Adel in einer entadelten Gesellschaft, Frankreich seit 1830 », in WEHLER (H.U.), *op. cit.*, p. 286-305 ;
MAGER (W.), « De la noblesse à la Notabilité. La formation des notables et la crise de la monarchie absolue », *Histoire, Economie, Société*, 1993/2, p. 487-506.

la fonction publique et l'armée, la sphère économique, la culture et enfin la politique.

– l'échec de ces tentatives comme la persistance de structures instables et contradictoires de compromis retardèrent le procès de modernisation et de civilisation en Allemagne, notamment en ce qui concerne la formation d'élites pluralistes, professionnelles et fonctionnelles. Elles le lestèrent de graves inégalités, distorsions et contradictions, comme on le montrera par quelques études exemplaires.

*
* * *

La façon dont notre projet envisage l'analyse de la noblesse en liaison étroite avec la bourgeoisie, soulève une multitude de questions : quel contingent de la noblesse se percevait en termes d'élites, à quelle date, et avec qui ? Quel contingent de la bourgeoisie rêvait de constituer une nouvelle élite, et avec quelle fraction de la noblesse ? Quels types d'approche souhaitait-on, quelles formes de contact établissait-on, quelles offres faisait-on, quelles formes de légitimation concevait-on, quels échecs aussi subissait-on dans ces efforts de compréhension mutuelle ?

Une comparaison avec l'histoire de la noblesse et de la bourgeoisie en France et en Angleterre autorise une plus exacte définition de leurs rapports en Allemagne. Dans ces deux pays, la formation d'élites mêlées nobles-bourgeoises s'effectua de façon plus souple, avec moins de tensions et plus de succès qu'en Allemagne. En Angleterre, la gentry avait représenté pendant des siècles une aire sociale suffisamment large et structurée au sein de laquelle noblesse et bourgeoisie entraient en contact et fusionnaient, en dessous du niveau de la haute noblesse, les pairs²³. En France, le

dynamisme du XVIII^e siècle donna naissance aux *notables*, une classe mixte qui, à mon sens, ne se désintégra pas sous la pression des tensions sociales et des révolutions du XIX^e siècle, ni ne se révéla non plus un dangereux foyer de résistance à la montée de la méritocratie républicaine et démocratique, et à la transition d'une « élite des valeurs », encore largement corporative, à une élite fonctionnelle pluraliste²⁴. En ce sens, les *notables* apparaissent comme le noyau dur d'une continuité des élites, certes plus fragile qu'en Angleterre, mais néanmoins suffisante pour garantir l'existence et ultérieurement le développement d'une culture des élites, relativement homogène, qui, à long terme, s'avère essentielle dans la formation de la culture nationale de ce pays.

Le procès de formation de l'élite en Allemagne montre, à la différence de l'Angleterre et de la France, davantage de discontinuité, de dissonance et de réaction négative des divers contingents des élites et de leurs cultures. Ici la noblesse ne subit pas de perte de pouvoir politique comme en France, en raison de la Révolution. Le contraste entre noblesse et bourgeoisie demeura fort. Même après la fondation de l'Empire allemand, en 1866-1871, alors que l'idée d'une symbiose entre nobles et bourgeois progressait, les relations entre les deux groupes demeuraient davantage déterminées par des conceptions d'équilibre et de division du pouvoir que par une possible fusion sociale et culturelle. A la fin du XIX^e siècle, comme deux nouveaux types d'intellectuels, les technocrates et les modernistes (partisans d'une interprétation personnelle et pluraliste du monde), gagnaient en influence sociale et apparaissaient comme deux nouvelles voies d'accès à l'élite bourgeoise, la symbiose entre noblesse et niveaux supérieurs de la bourgeoisie était en Alle-

magne beaucoup moins avancée que dans les deux grands pays voisins. En Allemagne, la transformation des élites restait caractérisée par le maintien des subdivisions, par l'incertitude de leur répartition mutuelle, par leur manque de confiance et de familiarité, par leur hésitation permanente entre l'appui exagéré sur l'État et l'auto-suffisance sociale, par l'abstention politique de larges couches de la bourgeoisie, en bref par la coexistence de plusieurs milieux sociaux et de plusieurs cultures d'élites. La ligne de démarcation avec les groupes extérieurs pouvait seulement se réperer au déficit d'intérêts communs. Parler de symbiose, d'« alliance des élites²⁵ » est inapproprié, car cela ne tient pas compte des faiblesses de la formation des élites allemandes. La capacité d'action des groupes conservateurs et libéraux était réduite, et le fut davantage encore par la recherche de nouveaux alliés, souvent infructueuse, et par la mise en œuvre de « structures de compromis » très complexes²⁶.

Les conséquences de ces lacunes dans la formation des élites sont importantes. Il n'y avait pas place pour un consensus culturel minimal, qui aurait contenu les réactions à l'expérience traumatisante de la modernisation aussi bien parmi la population dans son ensemble que parmi leurs propres rangs. Ni les libéraux, ni les conservateurs ne réussirent à fonder un grand parti de masse, stable, capable de soutenir un développement démocratique. Ils échouèrent à combler la distance entre eux et le peuple. La recherche sur la transformation des élites à l'époque contemporaine nous ouvre ainsi de nouvelles perspectives sur la dimension centrale de la non-libéralisation de la politique et de la culture allemande au XIX^e et au début du XX^e siècle. Si la comparaison avec les autres pays occidentaux tels que l'An-

gleterre et la France nous a plus ou moins montré que la haute bourgeoisie riche et instruite pouvait normalement intégrer l'aristocratie, l'Allemagne présentait des particularités frappantes, dont l'accession précoce d'une moyenne bourgeoisie, relativement peu fortunée, au sommet de l'échelle sociale du prestige. Sa trajectoire la menait du Gymnasium à l'Université, puis à la haute fonction publique, où elle entra en contact avec des nobles, ce qui l'a fortement marquée. Le travail commun avec des représentants de la noblesse, et un idéal aristocratique de formation attirèrent ceux qui étaient passés par l'Université vers la vieille noblesse, dont les tenait néanmoins éloignés leur manque de fortune.

Les diplômés de l'Université aussi bien au service de l'État que dans les professions libérales échouèrent dans leurs efforts pour se rapprocher de la noblesse. Pourtant ce rêve inaccessible semble être demeuré si puissant qu'il perturba leur perception de la bourgeoisie économique pendant une très longue période, vraisemblablement jusqu'à la fin du siècle. Il leur était impossible d'entrer dans les rangs de la noblesse, et en même temps ils gardaient leurs distances avec les éléments qui avaient réussi dans l'industrie, la technique ou la finance.

On doit ici reconnaître les dissemblances et les variétés de la « conception de la noblesse », en soulignant le rôle des facteurs culturels, avant les intérêts économiques et les situations sociales, dans les divisions durables des élites allemandes. En Allemagne, les aspirations de ceux qui essayaient d'atteindre les derniers barreaux de l'échelle sociale coïncidaient rarement avec le sentiment de ceux qui étaient déjà arrivés « au sommet ». L'hétérogénéité de la bourgeoisie renforça la position de la noblesse et l'idéal noble de la société pendant

25 - FISCHER (F.),
Bündnis der Eliten. Zur
Kontinuität der
Machtstrukturen in
Deutschland 1871-
1945, Dusseldorf,
1979.

26 - KAEBLE (H.),
op. cit.,

le procès de la transformation des élites. Ainsi rien d'étonnant que le dernier groupe de l'élite à émerger de la bourgeoisie, celui des intellectuels, mît du temps à se libérer des schémas aristocratiques, quoiqu'il fût par sa situation et par ses compétences prédestiné à accepter et même à incarner la société moderne dans son pluralisme. Au lieu d'en venir à former un contrepoids actif, indépendant et démocratique, à l'aristocratie noble-bourgeoise de service, et au lieu de démystifier les « grands auteurs », les « grands artistes » et les « grands professeurs », une large part des intellectuels allemands préféra se réfugier dans une dernière « prétention charismatique », comme le montre par exemple leur discours répété sur « la masse, l'élite et le chef », qui même après 1918, trahit ses liens avec le vieil idéal noble d'une société inégalitaire.

Les réflexions qui précèdent représentent les bases d'un projet de recherche sur trois ans financé par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*. Ce projet est issu des enseignements et des recherches des deux responsables, le professeur Hartmut Harnisch (Université Humboldt de Berlin) et moi-même (Université technique de Berlin). Il est domicilié à l'Institut des sciences historiques de l'Université technique. Le thème intitulé « Changement des élites dans la modernisation de la société. Noblesse et couches dirigeantes bourgeoises en Allemagne 1850-1933 » est centré géographiquement sur la Prusse et se répartit en sept sous-projets, qui sont en liens étroits les uns avec les autres et qui s'intéressent chacun à des problèmes spécifiques de la formation d'élites nobles et bourgeoises dans la longue durée. Ces sous-projets sont menés notamment par six collaborateurs scientifiques, dans le cadre de leur doctorat, sous la direction des deux responsables, qui animent un

séminaire hebdomadaire. Deux travaux de recherche complémentaires – une bibliographie sur l'histoire de la noblesse allemande à l'époque contemporaine et une analyse de contenu d'environ 400 autobiographies et mémoires d'aristocrates des XIX^e et XX^e siècles – sont également menés avec le concours d'étudiants. Enfin, deux doctorants d'autres instituts – Thierry Jacob (Université Lyon 2 et Centre Marc Bloch, Berlin) et Gunter Heinicke (Berlin et Institut universitaire européen de Florence) travaillent en étroite relation avec l'équipe et participent régulièrement au séminaire.

Les différentes recherches menées dans le cadre du projet seront maintenant seulement présentées rapidement :

– Rainer Pomp reconstitue, essentiellement à partir de l'annuaire *Gotha* de la noblesse, sous forme d'analyse quantitative, les structures de propriété, les comportements démographiques et matrimoniaux, et les orientations professionnelles de groupes nobles sélectionnés dans l'ensemble de l'Allemagne entre 1770 et 1933.

– Kai Uwe Holländer s'intéresse au processus d'autorecrutement bourgeois et à la formation de dynasties dans la haute fonction publique prussienne de 1770 à 1848, ainsi qu'à la relation entre anoblis et vieille noblesse dans cette élite de fonction étatique.

– René Schiebler examine la thèse selon laquelle les Junker à l'Est de l'Elbe auraient constitué une « classe de grands propriétaires terriens relativement ouverte » (Rosenberg, Koselleck), et étudie dans ce cadre l'importance, le déroulement chronologique et les conséquences de la pénétration d'un capital bourgeois dans la grande propriété terrienne du Brandebourg / de la Prusse.

– Wolfgang Theilemann fait l'histoire de la grande propriété forestière et

cynégétique noble entre 1850 et 1930, à la fois comme importante source de revenus (largement négligée par l'historiographie jusqu'à aujourd'hui), comme lieu de formation d'une sous-élite bourgeoise, militaire et conservatrice, particulièrement loyale envers la noblesse, et comme point de référence symbolique au travail accompli par la noblesse pour légitimer son existence culturelle comme segment d'une société en modernisation accélérée.

– Marcus Funck consacre sa recherche à la deuxième grande élite de fonction étatique, le corps des officiers prussiens-allemands entre 1860 et 1933. Il s'intéresse particulièrement au « double militarisme », c'est-à-dire aux expressions sociales et politiques et aux conséquences de la relation de tension qui existe entre la tradition préindustrielle des Junker et le professionnalisme moderne de l'armée allemande.

– le professeur Heinz Reif étudie la contribution de la noblesse à la tentative – rapidement avortée – d'« inventer » et de diffuser, après 1871, en quelque sorte en rattrapage, une culture nationale à la fois noble et bourgeoise avec Berlin comme centre.

– Stephan Malinowski s'intéresse au comportement de la noblesse dans le processus de dissociation et de radicalisation progressives du conservatisme en Allemagne, et en particulier à la question de la position des nobles politiquement actifs entre « Révolution conservatrice », mouvement nationaliste et national-socialisme.

– Enfin, les deux doctorants associés, Thierry Jacob (Lyon) et Gunter Heinel (Florence) complètent ce champ d'études avec leurs recherches respectives sur l'engagement des nobles de la province de Saxe dans l'industrie et le monde de la finance (XIX^e et début XX^e siècles) et sur les débats à propos de

la réforme de la noblesse dans la Prusse de l'Est de l'Elbe (1815-1830).

Les chercheurs engagés dans ce projet espèrent que leur travail permettra de développer l'intérêt de l'historiographie allemande pour le concept sociologique et le champ d'étude historique « Transformations des élites dans la modernisation de la société », et ainsi d'initier une discussion de plus longue durée de ce problème. Le projet est certes concentré sur la Prusse/Allemagne, mais il est en même temps dans ses concepts comme dans ses questionnements clairement orienté vers des comparaisons internationales, dont il est inutile de souligner ici le caractère extrêmement prometteur.

